—Je viens visiter un de mes amis que vous devez connaître, car il se trouve dans les mêmes conditions que nous . .

—Qui ça ? fit Amédée.

—Paul Fromental . . .

—M. Paul Fromental . . . dit Jules Boulenois. Parbleu, oui, je le connais. Je l'ai vu tout à l'heure . . il était dans son bateau, amarré sous les saules du *Petit-Castel*, au coin de l'île, en train de taquiner l'ablette. Je lui ai même donné, en passant, une leçon de ferrage.

Marthe ne perdit pas une seule de ces paroles.

Les mots prononcés par Boulenois : *Amarré sous les saules du Petit-Castel*, lui causèrent une impression profonde.

Elle pensa au jeune pêcheur dont la rencontre avait peuplé de rêves étranges son sommeil de la nuit précédente, et fait battre son cœur comme il n'avait jamais battu.

—Alors, reprit Fabien, je pourrai sûrement le trouver en allant en barque au coin de l'île ?

—Oh ! sûrement . . . répondit Jules Boulenois.

—Et qui m'y conduira ?

—Moi, si vous voulez, m'sieu Fabien, et ce sera avec bien du plaisir . . . Mais rien ne vous presse . . . Nous ferez-vous l'honneur de trinquer avec nous ?

—C'est que je ne voudrais pas m'attarder, dit le jeune comte que cette proposition laissait hésitant.

—Faites ça pour nous, monsieur Fabien, appuya l'ouvrier tapissier. Nous sommes nés tous les trois le même jour, que diable ! ça rapproche les distances ! Si vous ne voulez pas boire de vin, acceptez un verre de bière . . .

M. de Chatelux n'osa refuser.

—Allons, soit . . . murmura-t-il avec résignation en s'asseyant à côté de Mlle Virginie, tandis que Jules Boulenois courait au restaurant chercher une cannette et un verre. Eh bien, Amédée, poursuivit-il, que faites-vous ?

—Je travaille de mon état de tapissier, monsieur Fabien.

—Chez votre père ?

—Non . . . Le père avait le caractère un peu fantasque, et la main beaucoup trop lestée . . . Je me suis mis chez un patron où travaille Virginie, ma prétendue . . . Salue M. Fabien, Virginie . . .

La jeune fille, devenue rouge comme une pivoine quoiqu'elle possédât une jolie dose d'aplomb, salua timidement.

—Oh ! elle est honnête fille, allez ! poursuivit Amédée. Nous avions un fort beguin l'un pour l'autre, et nous voulions nous marier tout de suite . . . Le père a refusé son consentement sous prétexte que j'étais trop jeune . . . Ninie travaille d'arrache-pied, moi je ne flâne pas . . . Nous nous accordons le mieux du monde et, dès que je serai majeur, en avant la publication des bans à la mairie . . . Pas vrai, Ninie ?

—Oui, Médée . . .

La Fouine reparut, chargé d'une bouteille et d'un verre.

—Voici la cannette . . . dit-il, je vas vous verser ça, sans faux-col . . .

Et il remplit de bière la chope qu'il présenta à Fabien.

Les verres se choquèrent.

—Enfin, vous êtes heureux ? reprit Fabien en s'adressant à Virginie et à Amédée.

Ce fut ce dernier qui répondit :

—Si nous sommes heureux ? je vous crois que nous le sommes !

—Ah ! oui ! dit la Fouine ! Avoir à moi un canot tout neuf . . . une maisonnette sur le bord de l'eau . . . jeter l'épervier . . . tendre des masses et des verveux . . . le voilà, mon rêve ! le voilà ! Encore deux ans à attendre et nous pourront avoir pignon sur rue et une jolie fiole de Chablis première, tous les matins à déjeuner ! . . . Ah ! le Chablis première ! quel aimable piqueton ! . . .

—Quand Médée aura hérité, fit Mlle Virginie avec élan, nous nous marierons, car ses rentes ne l'empêcheront pas de m'épouser, au contraire ! il me l'a juré ! . . . alors, nous achèterons un petit bien à la campagne, nous planterons nos choux et nous élèverons des canards, des oies, des dindons, des poules et des lapins . . .

—Voilà comme ça se jouera, reprit Jules Boulenois. Le jour où j'aurai tout au juste vingt et un ans, je filerai rue de Vaugirard, j'irai droit à l'hôtel du comte de Thonnerieux, je présenterai à ce vieux brava homme ma médaille. Elle ne me quitte jamais, ni le jour, ni la nuit ! Elle est là ! . . . Boulenois frappait sur sa poitrine, et je lui dirai : M'sieu le comte, voici mon passeport et ma feuille d'identité bien en ordre . . . Si c'était un effet de votre grande bonté de m'abouler pas mal de *fifluts garatés* et autres monnaies, ça me ferait plaisir . . .

—Amédée fera la même chose, exactement ! dit avec volubilité Mlle Virginie. Quand il aura vingt et un ans je lui remettrai sa médaille que je porte toujours sur moi, crainte qu'il ne la perde, il ira trouver son vieux protecteur, et il encaissera notre dot . . . je dis *notre* parce qu'elle servira pour nous marier . . .

—Tiens ! tiens ! mam'selle, c'est vous qui portez l'amulette ! s'écria la Fouine en voyant la jeune fille tirer de son corsage où il reposait le disque d'or enfoncé dans un sachet et soutenu par une mince chaîne d'argent.

—Oui, ma vieille, répondit Amédée, j'ai la tête près du bonnet . . . je me cogne assez souvent . . . je me fais même quelquefois mettre au violon pour cause de batteries . . . Virginie s'est dit qu'on pourrait facilement, dans une bagarre, me chiper l'objet, elle s'en l'est passé au cou en guise de collier, et je te garantis que celui qui viendrait pour y toucher serait bien reçu ! . . .

—Je ne vous dis que ça ! appuya Virginie. On ne met pas les mains là ! . . .

Toutes les phrases qui précèdent s'étaient enchaînées si rapidement que Fabien de Chatelux n'avait pu placer un seul mot.

Un instant de silence ayant succédé aux dernières paroles de Virginie, il trouva moyen de parler.

—Plus je vous écoute, fit-il, et plus mon étonnement grandit . . . Ah ça ! vous ne savez donc pas ce qui s'est passé depuis moins d'un mois ?

Jacques et Marthe, sous le cerceau voisin, prêtaient l'oreille avec un redoublement d'attention, avons-nous besoin de l'affirmer.

—Quoi donc ? demandèrent à la fois les deux hommes et Virginie, non sans inquiétude, qu'est-ce qui s'est passé ?

—D'abord, le comte de Thonnerieux est mort . . .

—Mort ! ! répétèrent les trois auditeurs stupéfiés.

—Oui, et ensuite son vieux valet de chambre, Jérôme Villard, a été arrêté . . .

—Arrêté ! s'écria Jules Boulenois. Pourquoi ça ? Est-ce qu'on le soupçonne d'avoir assassiné son maître ? . . .

—Non, mais on l'accuse d'avoir dérobé une partie de la fortune du comte et d'avoir fait disparaître le testament . . .

—Comment ? fit Amédée devenu très pâle. Nous aurions conservé nos médailles pour le roi de Prusse ! On a subtilisé le testament du comte de Thonnerieux ! . . .

—Nous sommes volés, alors ! . . . volés comme dans un bois ! ajouta Virginie.

—Mais on peut réclamer . . . dit la Fouine.

—Hélas ! répliqua Fabien, à moins que Jérôme Villard n'avoue son crime et ne restitue le testament, s'il ne l'a point détruit, tout espoir semble bien compromis à cette heure.

Amédée, Jules Boulenois et Mlle Virginie se regardèrent en silence.

Ils avaient la mine piteuse d'héritiers à qui l'on vient d'annoncer que le défunt ne leur laisse pas un sou.

Marthe pensait :

—Pauvre mère . . . si elle vivait encore, quelle déception elle éprouverait ! . . . Elle avait tant compté sur cette fortune qui disparaît . . .

—Gredin de Jérôme Villard ! s'écria tout à coup Boulenois en frappant du poing sur la table, moi qui rêvais un si joli bateau !

—Si la médaille ne signifie plus rien, inutile de la conserver, fit Virginie. Amédée, tu la vendras pour m'acheter un armoire à glace . . .